



Le Sud

de Fernando Ezquiél Solanas

fiche technique

Argentine-France
1988 1h55

Réalisateur :

Fernando Solanas

Musique :

**Astor Piazzola et son
quintette. Bandonéon:
Nestor Marconi**

Décors :

Fernando Solanas

Interprètes :

**Susu Pecoraro (Rosi
Echegoyen), Miguel
Angel Sola (Floréal
Echegoyen), Philippe
Léotard (Roberto)**



Résumé

Floréal, emprisonné depuis cinq ans, est libéré en 1983, quand prend fin la dictature militaire. Il fait nuit, la ville est déserte, hantée seulement par les fantômes du passé. Avant de rentrer chez lui, auprès de sa femme Rosi et de son fils Fideo, Floréal erre dans un pays qu'il ne reconnaît plus, et qu'il redoute d'affronter tel que la dictature l'a changé. Ses amis sont morts, sa femme l'a trompé avec Roberto, un Français en exil. L'armée a laissé le pays en ruines. Par un ami mort - les morts voient tout, savent tout - il apprend par fragments ce qui se passait quand il croupissait en prison. Il y mêle ses propres souvenirs et la joie de la libération n'arrive pas à surmonter l'amertume de tout ce gachis. Au petit matin, après une nuit d'épreuves et de souffrances, il retrouve Rosi et renait à la vie.

Critique

On se souvient surtout de Solanas à cause de **L'heure des brasiers** (1969), film péroniste et militant considéré comme le type même du film "engagé", comme on les aimait à cette époque. "Le courage, la dignité et l'imagination de mon peuple m'ont inspiré", a dit Fernando Solanas.

Avec Tangos, l'exil de Gardel (1985), puis avec *Le sud*, Solanas, sans rompre avec un arrière-plan politico-mythique qui le rattache sans artifice à son temps et à son pays, précise un tempérament de cinéaste de fiction que la narration linéaire ne séduit guère, et qui préfère évoquer par les décors (qu'il signe), et les chants de son pays, la solitude, l'amour, et la fragilité de l'espoir. Si la dictature est présentée de façon impitoyable (les scènes d'arrestations, de prison, et surtout la destruction des livres "subversifs", "marxistes" ou simplement "sur la liste" dans une immense bibliothèque), on retient de ce film les décors nocturnes hallucinés (avec,

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



peut-être, un abus de fumigènes), l'errance dans un univers fantastique peuplé de fantômes, une histoire d'amour qui a quelque mérite à garder une simplicité poignante dans un monde aussi irréel.

La cohésion du puzzle est assurée par la musique enivrante, envoûtante d'Astor Piazzolla (dont le tango qui donne son titre au film) porteuse de nostalgie et de passion : "La musique est l'âme des peuples" dit Solanas, et l'expression de l'"identité culturelle" qui a toujours été la motivation profonde de son travail créateur. Qu'est-ce que le Sud vient faire dans cette histoire, en dehors d'un titre de tango et d'une fugitive séquence patagone ? Sans doute faut-il voir dans ce paysage d'après la dictature, parmi ces décombres et ces signes dérisoires de l'ordre dévastateur (le tank abandonné au milieu de la rue), l'image d'une Amérique latine abandonnée à ses démons à la faveur des déséquilibres mondiaux. En devenant le Sud pour les conférences internationales, le tiers monde n'offre plus aux rescapés des luttes d'antan qu'une longue marche aveugle dans une forêt de symboles énigmatiques... avec promesse d'aube au bout de la longue nuit.

Réalisé au prix de grosses difficultés financières et matérielles, retardé par une grave maladie où Solanas s'est trouvé "confronté à la mort", Le sud est pour lui, dit-il, "un chant de reconnaissance à la vie à travers la métaphore de l'histoire d'un retour, celui d'un auteur, d'un peuple, d'un pays". Pense-t-il, comme son regretté compatriote Copi, que "la vie est un tango" ? En tout cas, son film tend à le suggérer avec ses saccades, ses ruptures, sa fièvre, sa tonalité à la fois dynamique et voluptueuse.

La Saison Cinématographique 1988
et la Revue du Cinéma n° 444

Notes sur Fernando Solanas

Né le 16 février 1936 à Olivos, en Argentine, il fait des études de piano, de composition musicale et de lettres et entre à l'École Nationale d'Art Dramatique de Buenos Aires, où il suit des cours d'interprétation et de mise en scène. Il dirige divers spectacles théâtraux et, en 1963, fait avec sa troupe, une tournée dans plusieurs villes du Brésil.

A partir de 1966, il commence à réaliser son premier long-métrage LA HORA DE LOS HORNOS (L'Heure des brasiers). A cause de la censure du régime du Général Onganía, il doit travailler en marge du système cinématographique officiel. L'HEURE DES BRASIERES obtient de nombreux prix internationaux, (Grand Prix du Festival de Cinema Novo, Pesaro 1968, Prix «Jury du Peuple» En Argentine, L'HEURE DES BRASIERES est diffusé de façon clandestine par les organisations politiques, syndicales et étudiantes. Cette expérience influencera plusieurs groupes cinématographiques dans le Tiers Monde et aussi en Europe. En 1971, il tourne son deuxième long métrage LOS HIJOS DE FIERRO (Les Fils de Fierro), inspiré du poème national argentin «Martin Fierro».

Le film est présenté à la «Quinzaine des Réalisateurs» au Festival de Cannes, et à une dizaine de festivals internationaux. Il a obtenu le Grand Prix du Festival International de Cinéma du Tiers Monde, à Carthage en 1978.

A cause de persécutions politiques, il a dû fuir l'Argentine après le coup d'état militaire de 1976 et depuis juin 1977, habiter Paris avec sa famille.

Comme scénariste, il a écrit une douzaine de scénarios originaux. Il a en projet le film VENT DU PEUPLE sur la vie du poète espagnol Miguel Hernandez.

Son film suivant, TANGOS - L'EXIL DE GARDEL a été tourné à Paris et à Buenos-Aires en 1985 et a obtenu le Grand prix spécial du jury au Festival de Venise, le Grand prix du Festival de Biarritz, le Grand prix du Festival de la Havane, le Prix Georges Auric de l'Académie du Disque Français et du Film musical, le César 1986 de la meilleure musique.

En 1988, c'est enfin SUR (Le Sud).